

L'impossible Monsieur Bébé *Cry-Baby* de John Waters

Marcel Jean

Number 49, Summer 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1990). Review of [L'impossible Monsieur Bébé / *Cry-Baby* de John Waters]. *24 images*, (49), 68–68.

L'IMPOSSIBLE MONSIEUR BÉBÉ

par Marcel Jean

Longtemps, John Waters a été synonyme de mauvais goût, synonyme d'un underground scatologique identifiable à la seule présence de Divine, son acteur (-trice) fétiche. Des outrances de *Pink Flamingoes* et de *Female Trouble* à l'Odorama de *Polyester*, Waters s'est spécialisé dans les séances de minuit et s'est gagné une petite bande de fidèles admirateurs férus de second degré.

Hairspray, son dernier film réalisé avant la mort de Divine (survenue en mars 1988), allait rompre avec la manière Waters. Dans ce long métrage, la recherche de l'outrage faisait place à un humour plus convenu qui se déployait à l'intérieur d'une fiction rétro. L'action se déroulait en 1962, à Baltimore (lieu privilégié de l'œuvre de Waters), et tournait autour de l'intégration raciale d'un show télévisé pour adolescents.

C'est le contenu social, c'est-à-dire la description que Waters faisait de la classe moyenne et des rapports interraciaux, qui faisait la qualité d'*Hairspray* et le différenciait des autres fictions du genre. Et, à travers cette amusante peinture sociale sur

fond de rock'n roll, c'est à un vibrant plaidoyer pour la liberté que le cinéaste conviait le spectateur, reprenant ainsi une thématique présente (en creux) dans ses films précédents.

Cry-Baby, son plus récent film, va dans le sens de cet appel à la liberté, à la différence qu'ici le social fait place à la parodie (ce n'est pas un hasard si Jim Abrahams, l'un des réalisateurs d'*Airplane*, en est le producteur exécutif). D'emblée, Waters adopte une attitude satirique qui débarrasse le film des scories nostalgiques qui le menaçaient. Son regard sur les années 50 (l'action se déroule en 1954, toujours à Baltimore) se fonde sur l'accentuation des clichés, de sorte que *Cry-Baby* se trouve à mi-chemin entre *Hairspray* et le Waters première manière. À ce propos, on peut citer les prestations de Kim McGuire dans le rôle de Hacher-Face et de Susan Tyrrell dans celui de Ramona qui campent deux personnages dans la plus pure tradition Waters.

Le scénario de *Cry-Baby* se réduit à une situation hyperconventionnelle. Cry-

Baby (Johnny Depp) est un orphelin qui fait partie d'une bande de délinquants. Il craque cependant pour Allison (Amy Locane, très bien), une jolie petite bourgeoise que reluque aussi Baldwin (Stephen Mailer, le fils de Norman). Commence alors une guerre des gangs façon *West Side Story*, qui passera par l'internement de Cry-Baby façon *Jailhouse Rock* et un duel final en voitures façon *Rebel Without a Cause*.

Le talent de Waters, dans tout cela, réside dans le fait qu'en plus de parodier le genre, il arrive à en détourner complètement la morale. Ici, point de retour à l'ordre pour le personnage principal mais une sorte d'atmosphère dyonisiaque qui s'empare de toute la ville. Cette fête finale s'ajoute ainsi au véritable pied de nez à l'Amérique bien pensante que fait le cinéaste à travers la peinture de personnages comme celui de Pepper (la toujours formidable Ricki Lake), cette adolescente enceinte jusqu'aux oreilles et déjà mère de deux enfants. Ce goût de la provocation va d'ailleurs jusqu'au casting du film où Waters réunit notamment un idole pour adolescentes (Johnny Depp), l'ancêtre du punk rock (Iggy Pop), une ancienne actrice de porno (Traci Lords), un «has been» de l'ère Warhol (Joe Dallesandro), une star de la télé (Polly Bergen), un acteur d'avant-garde (Willem Dafoe) et une riche héritière (Patricia Hearst).

Si l'ensemble ne va pas sans longueur, *Cry-Baby* reste donc un morceau de cinéma jubilatoire, truffé de quelques moments particulièrement réussis (comme la séquence musicale de *Please, Mister Jailer*, ou encore la séquence des «french kisses»). John Waters occupe dans le cinéma américain une place à part : celle d'un satiriste partisan de la classe ouvrière et fasciné par le kitsch du star system. ■

Cry-Baby Walker (Johnny Depp) sous bonne escorte



CRY-BABY

États-Unis. 1990. Ré. et scé. : John Waters. Ph. : David Insley. Int. : Johnny Depp, Amy Locane, Susan Tyrrell, Iggy Pop, Ricki Lake, Traci Lord et Polly Bergen. 85 minutes. Couleur. Dist. : Universal